

T 480

LES FÉES

8

La Fontaine rouge

Pour cette version, nous disposons du conte original écrit par Eulalie Surgeais que Millien a mis au net pour P. Sébillot et probablement une copie de Jacques Rougelot dont le texte est identique à celui que Millien a publié dans la Revue du Nivernais, sans indication de sources.

Version d'Eulalie Surgait

C'était une fois un homme veuf qui avait une petite fille et il se remaria avec une femme qui avait aussi une petite fille. Elle faisait tout faire à la petite fille de son mari. Un jour, elle était malade et lui dit :

— Va me chercher des fraises.

Il y avait de la neige. Cette [petite], en y allant, rencontra la Sainte Vierge [qui]¹ lui dit :

— Où donc que tu vas, ma petite ?

— Maman a dit que faut [que] j'aille chercher des fraises.

Elle lui dit :

— Va à la première place à fourneau², tu rempliras ton panier et à chaque parole que tu diras, il sortira des perles, des pierreries, des diamants.

[2] Quand elle fut arrivée, elle dit à sa maman :

— Maman, j'en ai trouvé.

Mais elle n'eut pas plutôt parlé qu'il tomba des perles tout plein. Quand la mère eut vu ça, elle dit à sa fille :

— Ma fille, vas-y aussi, toi.

Et elle y alla. Elle rencontra encore la Sainte Vierge qui lui demanda :

— Où vas-tu, ma petite ?

— Ça vous regarde pas, lui répondit-elle.

À la première place à fourneau, elle remplit son panier, mais à chaque parole qu'elle disait, il lui sortait des serpents, des crapauds, des vipères.

Quand la mère eut vu cela, elle envoya son autre fille à la fontaine rouge. (C'était une fontaine où tous ceux qui y allaient n'en revenaient jamais). Cette petite fille y alla en pleurant, mais elle rencontra encore la Sainte Vierge qui lui dit :

¹ Ms ; et lui dit.

² Note de M. dans Sébillot : emplacement circulaire disposé dans une forêt pour la carbonisation du bois.

— Où vas-tu, ma petite ?

— Je vais à la fontaine rouge.

— Eh bien ! lui dit la Vierge, tu n'entreras pas, ni par la porte rouge, ni par la porte noire, mais par la porte blanche. Tu trouveras des monsieurs³ qui te diront : « As-tu faim, ma petite ? » Tu répondras : « Oui. » Et ils te serviront à manger, mais il viendra cinq petits chiens, tu leur taperas pas des [3] coups de bâton, mais tu leur *affriseras* des miettes de pain pour les faire en aller.

La petite entra par la porte blanche. Elle trouva des monsieurs qui lui donnèrent à manger puis *vint* les cinq petits chiens qui lui mordaient les jambes, mais elle leur laissa tomber des miettes de pain. Puis ils s'en allèrent.

Un des messieurs qui étaient là, dit au premier chien :

— Que lui souhaites-tu ?

— Je souhaite qu'elle soit belle comme le jour !

Le deuxième :

— Qu'elle soit bonne.

Le troisième :

— Qu'elle soit riche.

Le quatrième :

— Qu'elle emportera sa cruche.

Et le cinquième :

— Qu'elle aura toujours du bonheur.

Elle remplit sa cruche et revint à la maison.

Quand la mère [eut] vu qu'elle était revenue, elle envoya sa fille.

Elle rencontra la Vierge qui lui dit :

— Où vas-tu, ma petite ?

— Ça vous regarde pas.

Elle partit. Elle entra par la porte rouge. Elle vit des monsieurs qui lui donnèrent à manger. Vint encore les petits chiens, mais elle leur tapa des coups de bâton. Plus elle les tapait, plus ils la mordaient. Enfin le monsieur dit au chien :

— Que lui souhaites-tu ?

— Je souhaite qu'elle soit très laide, très méchante⁴.

Le troisième :

— Qu'elle soit pauvre.

Le quatrième :

— Quelle ait toujours du malheur.

Le cinquième :

— Qu'elle tombe dans l'eau en pêchant sa cruche.

Le père, il a tué sa femme. Ils ont vécu heureux, tranquilles.

*J'ai été à Paris
J'ai marché sous la queue d'une souris
Il a fait qui, qui
Mon petit conte est fini⁵.*

³ Sic.

⁴ L'informatrice qui oublie le deuxième chien contracte les souhaits des deux chiens.

⁵ La formulette qui clot le conte ne figure pas dans le texte publié par P. Sébillot ni dans la *Revue du Nivernais*.
Note de M. à la plume sous la formulette : copié pour les contes des provinces de France de Sébillot.

Écrit à la plume, s.l.n.d., par [Eulalie] Surgais[ft], [É.C. : née à Narcy le 15/10/1869, fille (jumelle) d'Alexandre Surgait, tailleur de pierres, né le 20/03/1836 à Menestreau et d'Anne Corde, née le 22/01/1848 à Mesves-sur-Loire, lingère, résidant à Narcy]. Titre original⁶. Archiv. Nièvre, Ms 55/7, Feuille volante Surgais 1/B (1-4)

Marque de transcription de Paul Delarue.

Publié en 1884 dans Paul Sébillot, Contes des provinces de France, p. 154-157, avec en sous-titre : Conte du Nivernais. Inédit.

Repris par M. Gérin, Anthologie, p. 166- 168 ; J. Drouillet, FNM, 6, p. 109-111 ; F. Morvan, CB. p. 53-56.

Catalogue, II, n° 8, p. 192.

Voici maintenant la même version, mais écrite par Jacques Rougelot. C'est le texte paru dans Sébillot mais avec une correction de Millien. (C'est exactement le texte paru dans la RDN⁷.)

Texte de Jacques Rougelot⁸.

Un homme veuf s'était remarié avec une veuve. De leur premier mariage, ils avaient l'un et l'autre une petite fille. La femme, qui aimait beaucoup la sienne, détestait celle de son mari. Un jour d'hiver, elle dit à l'enfant⁹ :

— Je suis malade, va me chercher des fraises au bois.

Il y avait de la neige ; cependant la petite fille sortit pour lui obéir et, comme elle s'en allait tristement du côté des taillis, elle rencontra une dame (c'était la Sainte Vierge), qui lui demanda où elle allait.

— Ah ! Madame, maman m'envoie quérir des fraises au bois et je ne sais pas où en prendre.

— Eh bien ! dit la dame, passe par ce sentier, tu en trouveras à la première place à fourneau¹⁰ et tu y rempliras ton panier.

La petite fille remercia la bonne dame et s'en alla au bois où elle vit en effet une place à fourneau toute rouge de belles fraises qu'elle cueillit et emporta joyeusement.

— Voici des fraises, mère ! dit-elle en arrivant à la maison ; et, tandis qu'elle parlait, il tombait de ses lèvres des perles et des diamants. C'était un don de la Sainte Vierge. Sa belle-mère était bien surprise d'une pareille récolte de fraises, mais elle fut¹¹ émerveillée de voir les perles qu'elle ramassait avec avidité.

⁶ Note de M. au-dessus du titre : voir la salade blanche et la salade noire de Cosquin [T 480,6]

⁷ Ce conte y est paru sous la rubrique Petits contes populaires du Nivernais.

⁸ Il tient compte de la correction de M. sur le texte de Sébillot et suit le texte de la RDN(voir notes 9 et 13.)

⁹ Correction de Millien sur son exemplaire des Contes des provinces de France, conservé à la bibliothèque municipale de Nevers : cette.

¹⁰ Ces trois mots sont soulignés par Rougelot.

¹¹ Ajout de Rougelot : surtout.

— Où as-tu donc trouvé ces fraises ? lui demanda-t-elle.

— Au bord du bois, sur la première place à fourneau.

Elle n'eut rien de plus pressé que d'y envoyer sa propre fille. Celle-ci partit d'un pied léger. Elle rencontra comme l'autre la Sainte Vierge qui lui demanda où elle allait.

— Cela ne vous regarde pas, répondit-elle sans s'arrêter.

Elle arriva à la lisière du bois, suivit la direction indiquée, trouva des fraises, en remplit son panier et revint vite. [2]¹² Sa mère l'attendait, impatiente de recueillir les perles de ses lèvres ; mais dès qu'elle ouvrit la bouche, il en sortit des crapauds et des vipères. La femme devint plus furieuse que jamais contre la fille de son mari et voulut cette fois la faire mourir.

Elle lui ordonna d'aller chercher de l'eau à la Fontaine-Rouge, d'où personne n'était jamais revenu. La petite fille prit sa cruche et partit en pleurant. Elle rencontra encore la belle dame (la Sainte Vierge) qui lui dit :

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Madame, ma belle-mère m'envoie à la Fontaine-Rouge et je ne veux pas lui désobéir.

— Tu fais bien, ma petite fille ; seulement tu auras soin de n'entrer ni par la porte rouge ni par la porte noire. Passe par la porte blanche. Tu trouveras des gardiens qui te demanderont si tu as faim et tu répondras oui. Ils t'apporteront à manger, mais aussitôt tu verras venir cinq petits chiens. Ne les repousse pas, ne les frappe pas, donne-leur des miettes de ton pain et tu n'auras rien à craindre.

La petite fille remercia, arriva à la fontaine, entra par la porte blanche et tout se passa comme la bonne dame l'avait dit. Quand elle eut mangé, un des gardiens dit aux chiens :

— Que lui souhaitez-vous ?

Le premier répondit :

— Qu'elle soit belle comme le jour.

Le second :

— Qu'elle soit bonne.

Le troisième :

— Qu'elle soit riche.

Le quatrième :

— Qu'elle soit toujours heureuse.

Le cinquième :

— Qu'elle emporte sa cruche pleine d'eau sans difficulté.

Et les souhaits s'accomplirent.

La mauvaise belle-mère fut bien étonnée de voir arriver la petite fille¹³ portant sa cruche pleine d'eau et transfigurée [3] déjà par les dons des cinq chiens. Elle voulut aussitôt envoyer sa fille à la Fontaine-Rouge dans l'espoir de la voir revenir avec les mêmes faveurs. La petite, aussi méchante que sa mère, s'en alla avec sa cruche, rencontra la Sainte Vierge qui lui demanda :

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Mêlez-vous de vos affaires, répondit-elle, cela ne vous regarde pas.

Elle arriva à la fontaine, passa par la porte rouge et trouva les gardiens qui lui dirent :

— As-tu faim, petite fille ?

— Sans doute, j'ai faim.

— Eh bien ! voici de quoi manger.

¹²La pagination est celle du manuscrit Rougelot.

¹³ Correction de M. sur l'exemplaire de la bibliothèque de Nevers, mais non repris dans la RDN : l'enfant.

Et en même temps les cinq petits chiens s'approchèrent. Au lieu de leur donner des miettes, elle les repoussait en criant :

— Allez-vous-en, vilaines bêtes !

Et même elle les frappait. Son repas terminé, l'un des gardiens dit aux chiens :

— Que lui souhaitez-vous ?

Le premier répondit :

— Qu'elle soit très laide.

Le second :

— Très méchante.

Le troisième :

— Très pauvre.

Le quatrième :

— Toujours très¹⁴ malheureuse.

Le cinquième :

— Qu'elle tombe dans l'eau en remplissant sa cruche.

Et ainsi fut fait. Comme elle se penchait au-dessus de la Fontaine-Rouge, elle y tomba et s'y noya.

Sa mère, plus mauvaise que jamais, ne put se contraindre ; elle jura publiquement la mort de sa belle-fille, mais son mari, apprenant tout ce qui s'était passé, la chassa, et il vécut toujours heureux avec son enfant.

Ce conte a été recueilli dans les environs de la Charité par M. Achille MILLIEN.

Écrit de la main de [Jacques Rougelot¹⁵, résidant à Montifaut], s.d., s.a.i. [É.C. : né vers 1855, 26 ans lors du mariage de son frère Claude, le 20/06/1881 à Murlin, journalier, résidant à Montifaut, Cne de Murlin]. ATP, Ms 56,35.

Publié par Millien, RDN, T IV (1899-1900), p. 158-160.

Repris par : [Marius Gérin], Anthologie, p.166-168 et Jean Drouillet, FNM, T VI, 1985, p.109-111.

¹⁴ Pas de très dans la version Rougelot.

¹⁵ Voici encore une version écrite par Jacques Rougelot. C'est encore exactement la même version que celle d'Eulalie Surgait ; simplement elle est mieux écrite et plus littéraire. (Voir T 449 et T 480,9).